

Où en est le système de la philosophie sauvage ?

Présentation	1
Axiomes (A.1 à A.12)	3
Propositions (P.1 à P.12)	8
Règles de travail	13
Mise en œuvre d'un système penseur-pensé	14
Pensée systémique, information, incomplétude...	16
De la "faute de catégorie" (G. Ryle) à la "faute de système"	17
Notes et références	18

Présentation

La philosophie sauvage a passé les six ans. Elle a maintenant un acronyme : PhS. Elle s'est nourrie, elle a crû, a produit six livres depuis 2007 outre son dictionnaire d'idées, le merveilleux *Jardin de philosophie sauvage* qui a triplé d'épaisseur ; enfin les deux sites "www" sont régulièrement visités. Quoi donc de nouveau, mais en très bref ? Il faudrait poser la question à un observateur extérieur qui aurait lu tout cela ; mais si ce n'est pas moi qui m'y mets...

La notion scientifique de système, pour la distinguer du mot courant "système", est un pilier de la PhS et, bien avant cela, c'est le pilier de l'approche appelée systémique. La PhS, en la personne de votre serviteur, est soucieuse de son propre système, à moins qu'elle ne soit obsédée par la recherche d'un système du monde, en toute simplicité. Ceci a motivé deux des exercices précédents :

— chap. III. Léonard de Vinci avait-il un système philosophique ?

— chap. V. le physicien Heisenberg, dans une sorte de "manuscrit de guerre" devenu ouvrage posthume et ré-enterré, a-t-il fait œuvre de philosophe et exposé un système ?

De la même préoccupation relèverait l'exercice II : sur la transition entre gnose et christianisme ; en effet, une question de taille est sous-jacente: comment une religion édifie-t-elle son système ? Un complément serait nécessaire.

Chemin faisant (*), la PhS s'est trouvée une maxime de plus : "Information, système, incomplétude". L'une de ses plus fructueuses lectures de ces six années aura été celle des deux ouvrages trop peu connus de L. Brisson et F.W. Meyerstein⁽¹⁾. Enfin, une approche, disons, quantitative, quasi mathématique, des mécanismes et des contenus de la pensée. Rien moins que cela ! Si bien que cette analyse axiomatique de la cosmogonie de Platon telle qu'exposée dans le dialogue de Timée... est un bonheur ! Nanti de cet instrument et l'ayant retailé selon mes vues, j'ai

* La belle locution, ambigüe bien sûr ! Comment peut-on *suivre* son *chemin* ? Un chemin déjà emprunté (on reverra alors les mêmes choses) ou bien un chemin que l'on *fait*, pas à pas, sous ses propres pas ? Le chemin est le but (un titre Chögyam Trungpa), etc. Vous aurez reconnu là un "gérondisme" (10).

immédiatement soumis au supplice le peintre et le physicien (dans les deux essais mentionnés ci-dessus).

Et aujourd'hui est venu le tour, vous aviez deviné, de la PhS elle-même : quelles sont ses bases, quelle est son ossature ?

Ce qui est proposé ici est une construction virtuelle, une reconstitution de la démarche logique de la PhS. Qu'est-ce à dire ? Vous connaissez la situation du collégien doué (ou bien tricheur) qui, ayant deviné la solution, doit retrouver le "raisonnement" et rédiger sa composition. Il se donne alors des règles de construction *a posteriori*. J'ai fait de même :

(a) Partir du monde, que celui-ci nous soit donné par le truchement des sens, par une divine volonté ou ce que vous voudrez. Partir du monde ou de "la nature", non des concepts. Coller à la nature. Tout le matériau doit être puisé dans l'observation du monde et non dans les productions mentales des hommes ; si cela vient à coïncider, tant mieux.

(b) Économiser de façon draconienne les notions et concepts.

(c) D'abord identifier des axiomes premiers ou postulats : indémonstrables, ils sont "à prendre ou à laisser". Un constat d'ignorance peut avoir rang d'axiome ; on pourra baliser ces axiomes-là par le mot latin *nescio* : "J'ignore" (la belle maxime, également !).

(d) Formuler ensuite des propositions. Celles-ci auront valeur de théorèmes parce que déductibles des axiomes et (ou) déductibles de l'observation ou de l'expérience.

La place de certains énoncés dans l'une ou l'autre des deux catégories (c) et (d) est contestable ; ainsi de l'émergence.

(e) Enfin : des règles de travail découlant des théorèmes.

Dispositions pratiques

Le premier impératif de ce texte est la concision, tous les points qu'il expose ayant été développés, ici ou là, précédemment. Les citations (entre guillemets) non référencées proviennent d'un texte de l'auteur, sans autre précision : "Philosophie sauvage !". Quelques références seulement seront fournies en complément.

L'usage grammatical de la première personne du singulier suit une tradition dans ce genre de déclarations ; il équivaut à un impersonnel auquel il ajouterait un océan de modestie.

Tout à fait fortuitement, le nombre des axiomes et celui des propositions sont tous deux de douze. Tant mieux si cela est mémorable et fait joli.

— Mais qu'en est-il donc du "Manifeste" proclamé en 2007 dans la *Courte histoire du réel* ?

— Il a toujours cours mais se situe à un autre niveau logique, visant en quelque sorte à un "état du monde". Ayant été mis à jour en 2011 dans les *Fondements*, il devrait tenir encore quelques années.

Menu ou récapitulatif

1. Axiomes

- 1.1. "Il y a"
- 1.2. C'est moi qui dis "il y a"
- 1.3. "Ça change"
- 1.4. Il y a des lois
- 1.5. Le monde ou bien des mondes de lois
- 1.6. L'information, grandeur universelle
- 1.7. Organisation hiérarchique, systémique et répétitive
- 1.8. Incomplétude
- 1.9. Binarité
- 1.10. Évolution
- 1.11. La vie, créneau singulier
- 1.12. La pensée, objet de science

2. Propositions

- 2.1. Philosophie et méta-philosophie
- 2.2. Spectateur et acteur, penseur et pensé
- 2.3. Représentations **et limites cf Chaitin**
- 2.4. Le Moi, les Moi, la conscience
- 2.5. Unité de la connaissance
- 2.6. Circularité, tautologie, autoréférence
- 2.7. Réductionnisme et holisme
- 2.8. Émergence
- 2.9. "Le monde mental ment monumentalement" (J. Prévert)
- 2.10. *Home sapiens*, une lignée singulière
- 2.11. **Une infosphère dans la galaxie**
- 2.12. Le savoir-sagesse, et après ?

1. Axiomes

1.1. "Il y a"

Cette constatation primordiale dont on attribue la formulation à Leibniz est plus que troublante, elle est vertigineuse. Elle en appelle une autre, mais laquelle ? *Nescio* (latin : je ne sais), j'échoue à placer quoi que ce soit au-dessus ou en dessous, devant ou derrière ; en particulier :

— Je suis incapable de qualifier (d'attribuer un prédicat) à ce que l'on appelle "être" et "existence" ; cependant, ces mots s'étant avérés indispensables, ils seront employés sous toute réserve. (Pourquoi ils sont indispensables est peut-être une bonne question.) Par convention de parcimonie, on ne traite ici que de ce qui est dit exister ; du non-existant, non-être, néant et autres, je ne sais rien et peux rien dire.

— *Nescio* encore, je ne saurais suivre Parménide en son axiome "L'être est..." (un axiome que la postérité attribue à Aristote sous le nom de "principe d'identité"), puisque j'ignore ce qu'est "être". Ce principe reste insondable autant qu'il ressort du non-pensable. Parménide a cru pouvoir prendre position, moi pas.

1.2. C'est moi qui dis "il y a"

Dans les énoncés précédents, c'est un insaisissable *moi* qui déclare ("il y a") ou qui ignore (*nescio*) et qui le dit. Cette constatation est tout aussi vertigineuse que l'énoncé lui-même.

Un Présocratique moins connu que d'autres, Métrodore de Chio (début ~ IV^e siècle), a pu s'écrier : "Nous ne savons [*nescio*] ni si nous savons quelque chose, ni si nous ne savons rien et nous ne savons même pas s'il existe un ignorer et un connaître, et plus généralement s'il existe quelque chose ou s'il n'existe rien". En même temps et très loin de là, Lao Tseu volontairement énigmatique énonçait : connaître, c'est ne pas connaître ⁽²⁾. Tels sont les débuts de la philosophie. Remarque : Il est inepte et tendancieux de dater ces propos d'un certain siècle "avant J.-C.", c'est-à-dire de les dater par anticipation ⁽³⁾ alors que l'humanité était déjà âgée de quelque 500 siècles (*Homo sapiens sapiens*) sinon de 5 000 (*Homo sapiens* au sens large).

Poursuivre au-delà de 1.2 nécessiterait l'introduction d'un troisième terme, celui qui est capable de traiter et de "Moi", et de ce qu' "il y a". Tout aussi logiquement (selon la logique classique), l'introduction de ce troisième terme suggère l'introduction d'un quatrième, etc., jusqu'à l'infini, et ceci ne nous apprend plus rien. Mais on peut aussi se refuser à l'escalade et, ce "il y a" posé comme axiome, traiter du monde comme représentation, ce terme étant dûment remodelé à la lumière des neurosciences d'aujourd'hui (cf. Proposition 2.3).

Il faudra reparler de ce Moi ainsi que de ce qui est appelé "conscience" (voir 2.3) ; la validité de tout ce qui suit en dépend mais comment faire, sinon —ultime expérience de pensée que nombre d'humains ont mise en acte— se couper la tête pour s'empêcher de penser ?

1.3. Ça change

Il y a..., il y a même beaucoup et c'est varié. Ça bouge, ça change, cela tantôt advient et tantôt disparaît. La vue et tous les sens l'indiquent : variété et changement ! On peut imaginer qu'une alternative était possible : *Toujours pareil !*

Nescio : je ne peux définir "changement" ni "autre" sans tautologie, pas plus que "être".

À partir d'une certaine quantité de changements, la raison s'effraye et dit : "Complexité !".

1.4. Il y a des lois

À travers cette diversité, cette variabilité et cette impermanence, il y a des constances, des répétitions, comme des habitudes dans la nature ; nous les appelons principes ou lois, au jugé, selon leur plus ou moins grand degré de généralisation. Des auteurs divers, W. Heisenberg inclus,

parlent aussi de "régularités" (chap. V) et trouvent que le monde est admirablement simple. Un physicien contemporain s'exprime comme suit : "Le principe de relativité [d'échelle] se réduit au postulat de base sur lequel la science se fonde : *il existe des lois de la nature*" (4).

Cependant s'observent, d'une part, des manquements dans les régularités, d'autre part des régularités parmi des choses apparemment désordonnées ou aléatoires : anomalies, exceptions, paradoxes, etc. dans le premier cas, chaos déterministe dans le second. Tous ces phénomènes sont source de nombreuses découvertes.

Certaines lois, de par leur puissance et leur étendue, ont valeur d'axiome. Elles vont être traitées en tant que telles ci-dessous.

1.5. *Le monde, ou bien des mondes de lois ?*

Y a-t-il un autre monde (option courante) ? Ou plusieurs, ou une infinité ? Cette question, résolue de cent manières depuis les origines, découle de l'existence des lois et des limites éventuelles de leur application : toutes les lois ne valent pas toujours et partout.

Une réponse possible consiste à définir autant de mondes que l'on peut identifier de domaines de validité d'une loi ou d'un ensemble de lois ; telle est la solution proposée par Heisenberg avec ses *Bereiche der Wirklichkeit* (chap. V). La distinction du vocabulaire devient alors claire entre *monde* (de lois) et *univers* (de tout ce que l'homme voit, entrevoit ou suppose sans en connaître nécessairement toutes les lois). Attention ! ici prend source un contresens de portée encyclopédique. Cette présumée disposition de l'univers n'a... "rien à voir" avec la compartimentation établie par l'homme dans le champ de sa connaissance. De grands malentendus en découlent, tel celui à propos de la nature du Temps (5).

Ainsi traitée, la question est presque triviale mais elle implique une disposition capitale : il se peut que j'habite (simultanément ou non) deux ou plusieurs mondes. Lesquels mondes, le cas échéant, sont nécessairement en communication d'une manière ou d'une autre, faute de quoi ils demeureraient inconnus. (Néanmoins, je peux supposer l'existence de mondes qui me sont inconnus et ne rien en dire de plus.)

1.6. *L'information, grandeur universelle*

Disposant des connaissances accumulées vingt-cinq siècles après la déclaration de Métrodore, on peut dire ce qui suit. Toute recherche, toute réflexion dans quelque domaine que ce soit, en remontant la chaîne des supposées causalités, rencontrent des notions de plus en plus abstraites pour aboutir à un ou plusieurs termes qui, sauf autoréférence, sont indéfinissables (cf. *Nescio*). Actuellement, le plus reculé parmi ces termes est l'information (du langage scientifique). Or l'information est omniprésente dans l'univers. Elle a intégré le "club" des constantes ou équations dites universelles par la similitude de sa formule avec celle de l'entropie, toutes deux requérant la constante de Boltzmann.

De la nature de l'information : *nescio* ! Tout ce que l'on en peut dire est qu'elle est double : "I_S dit ce qui est et I_A dit ce qui change". Sous les deux aspects, l'information est quantifiable d'une certaine manière, ceci avec la même unité (par exemple le bit), ce qui est remarquable. En dépit encore de l'ignorance sur sa nature, l'information entretient une certaine équivalence (mais équivalence certaine, à une constante près) avec la négentropie ; l'information n'est pas "gratuite". Au total, on peut dire plus de choses de l'information (chap. VI) que de notions telles que : énergie, force, temps...

Pour ces raisons, l'information en tant que grandeur universelle offre une approche commune pour toutes les échelles depuis le saut quantique jusqu'aux flux cosmiques de noyaux et particules, domaine vivant compris. D'ores et déjà, elle sert d'unité de mesure de la diversité, de la complexité, de la viabilité, de la conservativité, etc. des systèmes les plus divers.

La ou les lois de la création d'information et de la conservation de celle-ci sont à rechercher ⁽⁶⁾ alors qu'elles sont, en ces temps, assénées impudemment sans démonstration, en tant que de besoin.

Un adjectif est disponible pour ce qui concerne l'information : "informationnel" (retenu dans *Le Grand Robert*, édition 2001). La science de l'information est la méneutique (proposition PhS) dont la "théorie de l'information", de son vrai nom "théorie mathématique de la communication de l'information" (TMCI), n'est que l'un des chapitres.

1.7. *Organisation hiérarchique, systémique et répétitive*

L'information n'est pas répartie uniformément mais sur-dispersée. L'observation de sa distribution dans l'univers, la vie comprise et la vie par excellence, montre l'universalité du principe d'organisation hiérarchique entrevu par F. Bacon, repris dans les holons d'A. Koestler, etc..

Toute prise en considération d'une partie d'univers, tant immense qu'infime, par l'observation ou l'expérience requiert la délimitation d'un système ; il en va de même de la pensée (voir 1.12). De même sont ordinairement requises les notions de totalité (ou tout), de parties subordonnées, d'échelles, éventuellement de fractales. Non moins important que la délimitation est de dire si l'on tient le système en question pour ouvert ou fermé. Encore une nuée d'interrogations s'abat-elle alors, au vu de quoi la PhS a dû introduire la notion de "système fêlé". Or ceux-ci représentent le type le plus fréquent...

1.8. *Incomplétude*

Admettre l'autolimitation imposée par l'axiome 1.2 et reconnaître les notions d'information et de système conduit à poser du même coup (et non par déduction ou autre procédé logique) la notion d'incomplétude que des disciplines scientifiques diverses ont établie formellement. Une expression très générale, sinon la plus générale, peut en être : "Tout acte mental laisse un fond irréductible de non-pensable".

Cependant, en dépit de l'universalité et des attraits de cette notion, "la prise en compte de l'incomplétude ne suffit pas à rendre complète, à boucler aucune représentation de l'univers (homme compris) ni, par conséquent, à autoriser l'espoir d'une sorte de philosophie totale" ⁽⁷⁾.

Mais il reste téméraire de parler de l'incomplétude tant que celle-ci sera assimilée ou réduite au phénomène mathématique découvert par Gödel et toujours débattu ⁽⁸⁾ et, d'autre part, tant que l'information n'aura pas reçu sa place dans "le problème de la connaissance"...

1.9. *Binarité*

(Mot horrible mais encore quasi vierge alors que tous ses voisins sont irrémédiablement compromis, à commencer par "dualité" et "dualisme".) On désignera ainsi une propriété qui se manifeste sous deux aspects :

— d'une part, le monde : tout phénomène et tout changement sont réductibles en composantes binaires et s'étudient en termes de polarité, opposition, dualité, alternative, bifurcation, interaction, etc. Ce que l'on trouve au plus bas de la pyramide de structuration du monde, ce sont : des spins positif/négatif ; des particules boson/fermion ; de l'information I_S/I_A ...

— d'autre part, le mental : à toutes les échelles, il travaille fondamentalement selon un mode binaire, les mêmes termes étant employés. Les modes supérieurs de la pensée cultivent cette binarité jusqu'à l'obsession : matériel/spirituel, apparence/réalité, pensée/action, etc. ⁽⁹⁾. Considéré *in toto*, le cerveau est comme le "terrain d'affrontement du binaire et du multiple", il répond à des éventualités multiples par des solutions binaires.

La coïncidence suggère une sorte de collusion (métaphore anthropomorphique) qui serait entretenue entre le monde et le mental. En ce cas, *nescio* : lequel des deux, du monde et du mental, copie l'autre, s'il y a une priorité ou une prééminence ? ⁽¹⁰⁾

Un principe de binarité ressort aussi des réflexions approfondies (pour penseurs confirmés...) sur des sujets tels que : la matière (ci-dessus, premier alinéa : "d'une part") ; l'instant qui, lui aussi, se révèle biface (état et changement) ; l'interaction (¹) par définition ; la connaissance (qui est une forme d'interaction : sujet/objet) ; les concepts ultimes de la métaphysique. Au sujet de ces derniers : "naître au monde" ou "venir à l'existence" évoque la rupture d'une unité primordiale.

La binarité se manifeste enfin à tout moment dans le langage, par exemple : (1) dans les propositions alternatives ; (2) dans deux figures de rhétorique fréquentes qui n'avaient pas encore été identifiées : l'héraclisme et le gérondisme (¹¹) ; (3) dans le double sens de tant de mots.

"Il n'y a pas de contradictions dans la nature, pas plus que dans la nature humaine" mais les oppositions dynamiques sont omniprésentes.

C'est un processus mental captieux et lourd de conséquences pratiques qui, passant de la binarité (une disposition du monde) à l'alternative (une situation logique de choix entre deux termes) conclut par l'exclusion (une stratégie, souvent suivie d'acte matériel).

1.10. *Évolution*

Tout en ignorant ce que "exister" veut dire (axiome A.1), on peut et doit affirmer que tout ce qui existe et (ou) fonctionne sous nos yeux se révèle un état parmi une lignée d'autres états.

Un principe d'évolution est commun à toutes les espèces atomiques, minérales, chimiques, vivantes. L'évolution, en un mot, est cosmique et c'est une hypothèse obligée, sinon un postulat, qu'un phénomène d'ampleur cosmique —tel que l'expansion de l'univers— conditionne son développement dans la biosphère et, le cas échéant, dans d'autres îlots de néguentropie.

Ce n'est pas anthropomorphisme de dire que le genre humain (*Homo*) manifeste l'évolution à la fois la plus rapide (sur l'échelle des temps commune), la plus diversifiée (en nombre de caractères touchés), la plus puissante (en termes de modifications apportées à l'ensemble de la biosphère), enfin la plus active ou la plus productive (de par la quantité d'information accumulée dans ce qu'il faut bien appeler une noosphère ou infosphère). Ainsi l'époque humaine constitue-t-elle une ère géologique, l'anthropocène.

Si l'on peut dire "Exister, c'est interagir", on peut également dire : "Exister, c'est évoluer". *Nescio* : l'être "en tant qu'être" (et expressions voisines) est-il soumis à évolution ?

1.11. *Le créneau de la vie*

Il se pourrait bien que la vie soit indéfinissable ; du moins aucune définition non tautologique n'en a-t-elle encore été donnée (¹²). On peut néanmoins, sinon définir, désigner la vie par les phénomènes (pas seulement un mais tout un ensemble de phénomènes) par lesquels elle se manifeste.

On peut aussi localiser la vie, au sein de l'univers, dans un étroit créneau de grandeurs et de dimensions ; la désignation la plus courante de ce créneau est celle d'un monde "macroscopique" intercalé entre un monde quantique et un monde cosmologique. Or entre ces trois mondes, des interpénétrations sont évidentes. En outre, la vie se présente comme une anomalie thermodynamique très localisée, foyer de néguentropie et d'information.

Pour toutes ces raisons et pour ce que vaut une métaphore, la vie évoque, non pas une bulle mais un carrefour —mieux, un échangeur ! D'où la situation de cet être vivant qu'est l'homme : en interaction, au moins potentielle, avec un ou des mondes autres que celui de son quotidien immédiat ; ceci corrobore l'axiome 1.5.

Le spectacle de la vie exacerbe mon impuissance à concevoir un "pourquoi" au changement, celui-ci affectant, dans ce cas "ce qui pousse" aux deux sens conjoints du mot français "pousser" :

* Le principe d'interaction est universel ; il pouvait ici être présenté comme un axiome à part entière. Tout ce qui survient est le fait d'une interaction. "Exister, c'est interagir" (S. Frontier).

d'une part une force, d'autre part une croissance. On dit aussi (¹³) que "la nature, c'est ce qui pousse" en référence au grec : la racine *phu* (naître, pousser, croître) a donné *phusis*, la nature. *Nescio* : qu'est-ce qui fait que les choses poussent, et "se poussent" les unes les autres ? "Pourquoi ça pousse ?" demande l'enfant, en même temps que l'adulte hésite entre une cause et une fin, dans l'obligation où il se croit de choisir entre causalité et finalité, entre deux temporalités linéaire et cyclique : situation révélatrice du "mystère de la vie" tout autant que des contraintes cérébrales (prop. 2.9) !

1.12. *La pensée, objet de science*

En tant que composante de l'univers et que fonction notoire de traitement de l'information dans le cerveau humain, la pensée "revisitée" (anglicisme) dans une optique transdisciplinaire possède, entre autres, les caractéristiques "objectivables" suivantes. Sur la Terre, elle est d'origine planétaire et non grecque (cf. **proposition 2.12**). "Étant faite d'information [...], elle est sujette à auto-limitation, étant système elle est sujette à incomplétude". Elle est quantifiable en unités d'information, elle est interactive, évolutive ; thermodynamiquement, la pensée, pas plus que l'information, n'est gratuite. Lorsqu'elle atteint un haut degré de complexité et (ou) de re-représentation, le coût devient prohibitif et l'évaluation de cette limite relève de la neurobiologie, des mathématiques (théorie algorithmique), de la logique systémique, etc.

Tout en étant une production de l'activité du cerveau, la pensée travaille contre lui quant elle cherche à déjouer les mécanismes mentaux ; elle en arrive ainsi à travailler contre elle-même quand, achoppant sur une difficulté, elle se remet en cause elle-même.

La pensée n'est pas l'opposé de l'action ! En effet, par la sélection et le traitement qu'elle effectue parmi l'information, sans parler de sa consommation très dispendieuse d'énergie (que matérialise l'IRM fonctionnelle), la pensée est action !

En ses débuts au moins, la pensée s'est nécessairement développée selon des axes d'adaptation à l'environnement, d'efficacité de l'action, de succès de l'individu, de dominance de l'espèce. Superposant les représentations mentales, elle a produit des modèles du monde de plus en plus complexes et performants, modèles toujours validés (retenus, modifiés, oubliés) par les résultats en termes d'échec/succès. Il faut envisager que, par la suite, cet objectif s'est trouvé dépassé ou déplacé dans des opérations conceptuelles qui, elles, ne sont pas soumises à évaluation ; en même temps, le cerveau aurait poursuivi son hypertrophie et le langage se serait complexifié. Sur cette évolution hypertélique, la PhS est catégorique : "La pensée n'était pas faite pour penser" (¹⁴) ; la suggestion remonte, pour le moins, à L. Boltzmann (¹⁵).

La pensée n'est pas seulement une production neuronale. Biologiquement, elle est aussi neurogliale ; chimiquement, elle interagit avec une vaste famille d'hormones, issues du cerveau lui-même ou d'autres parties du corps, appelées neuromédiateurs ; physiologiquement, elle reflète l'activité et la mémoire corporelle de tout un organisme de Vertébré homéotherme en interaction avec un environnement.

Nescio : s'il existe quelque chose comme une "pensée pure" qui répondrait à d'autres caractéristiques que celles données ci-dessus. Sous d'autres aspects tels que le présumé spirituel, *nescio* ! Quant à dire si le chimpanzé, l'amibe, les cailloux pensent, tout dépend des définitions retenues et des critères choisis.

Synopsis

Ces douze axiomes veulent rendre compte d'une connaissance actuelle de l'univers, homme compris. Ils ont été élaborés dans la plus stricte économie des moyens rhétoriques (notions, concepts, argumentation...). Il s'agit, répétons-le, d'axiomes premiers, donc non réfutables, qui relèvent du mode "à prendre ou à laisser" ; dans le second cas.

Peut-être d'autres axiomes auraient-ils pu ou dû être ajoutés ou le seront-ils. Ces douze-là sont assez pour dire ici : les choses étant ce qu'elles semblent être, et sous les réserves éventuellement émises, on propose que... [les propositions qui vont suivre].

Nous allons donc, dans un second temps, identifier un certain nombre de propositions découlant de ces axiomes, propositions qui, elles, sont réfutables et relèvent du mode "à discuter".

2. Propositions

2.1. Philosophie et méta-philosophie

En Occident, la réflexion philosophique en tant que recherche de savoir-sagesse (pour exprimer en deux mots la double racine *soph-* et *sôphr-*) a subi un véritable détournement après les deux siècles dits présocratiques, mieux : préplatoniciens. Les premiers sages s'étaient interrogés sur le monde et sur la place et la conduite que l'homme doit y tenir. Une nouvelle catégorie sociale était née ; on désigna communément ses représentants comme amateurs de sagesse (philo-sophes) ou spécialistes de la nature (physio-logues, de *phusis*, voir 1.11) ; "philo-sophie" fut le nom de leur activité. Ces deux siècles passés, arrivent Platon puis Aristote qui proprement enterrent les Préplatoniciens pour planter et institutionnaliser une "philosophie" qui, elle, s'interroge sur des notions, des idées, des mots —et qui devait être, à son tour, rapidement confisquée par les religions et les États. Cette seconde philosophie "a séparé l'homme de la nature et s'est enfermée dans un monde de pensée", c'est une méta-philosophie ou "métasophie".

À l'Est, du Moyen-Orient au Japon, l'histoire de la pensée présente le même schéma avec variantes régionales. La plupart des pays ont été gagnés, plus ou moins tôt et plus ou moins profondément, par la... métasophisation en même temps que par l'occidentalisation.

La PhS ne déprécie pas la métasophie "en bloc" ; elle reconnaît, voire admire certaines de ses recherches. Néanmoins, au vu de l'immense accroissement des connaissances depuis l'Antiquité, il s'impose de renouer avec la philosophie originelle tout en y intégrant ces nouveaux apports : neurones et neutrinos compris ! La démarche originelle était la bonne : procéder à partir des choses et non des concepts. En ce sens, la PhS est sans doute une "philosophie de la nature" mais cette désignation, comme tant d'autres, est devenue rédhibitoirement confuse ⁽¹⁶⁾.

En bref, "les temps sont mûrs pour une histoire naturelle de la pensée".

2.2. Spectateur et acteur, penseur et pensée

C'est de ma tête (autant que je sache) et de ma bouche ou de ma plume, avec une certaine participation du reste de mon corps, que sont issues les pages même du présent essai, et je le sais. De tout spectacle qui m'est donné, je suis acteur en même temps que, spectateur, je vois ce qui est offert à mon regard et le reconstruis... derrière ma tête (et non devant : les aires visuelles logent sous l'occiput). Ce que je pense, je l'ai fabriqué de bric et de broc avec tout ce que j'ai pêché. Penseur/pensée, contenant/contenu : impossible de retirer l'emballage.

Toute considération supplémentaire sur les processus logiques en cause ne fait qu'épaissir ces apories. *Nescio* encore ! Et tout ce que je puis faire, c'est me souvenir que *nescio*.

2.3. Représentations

Psychologie, psychiatrie, physiologie de la perception et neurobiologie concourent à nous enseigner ce qui suit. Notre connaissance du monde physique est, peut-on dire, résolument erronée de par le nombre des opérations que le cerveau fait subir à l'information afférente : sélection drastique certes, mais aussi toutes sortes de remaniements. Deux exemples :

— dans le domaine de la perception : invention, à proprement parler, de la couleur par l'insertion d'un long processus comprenant récepteurs (les cônes), pigments, cellules ganglionnaires, séparation des longueurs d'onde et réassemblages, traitements divers à travers tout le néocortex ;
— dans le domaine des outils mentaux : invention aussi du Temps (2.8).

Entre le (composite) Moi et le (préssumé) monde s'établit ce que le vocabulaire scientifique appelle un modèle. Celui-ci est construit dans le cerveau par empilement de représentations. En retournant la proposition : le cerveau ne transmet pas, ne traduit pas le monde au prix de quelques déformations ou préférences de second ordre ; au lieu de quoi, il construit un ou des modèles du monde —ceci pour optimiser son action. On a vu (1.12) que la pensée en vient à dépasser cette "finalité" (mieux : intentionnalité ?) quand elle travaille délibérément et consciemment par abstraction et conceptualisation.

Dans ces conditions, la distinction tellement ressassée, et sous tant de versions, entre apparence et réalité devient douteuse sinon vaine ; elle perd, en tous cas, son charme métaphysique. En revanche, son intérêt sous-jacent subsiste (qui jamais n'est exploité) : fixer des repères pour délimiter le système étudié. Comment cela ? En pratique, là où un doute apparaît, vous plantez un piquet de bornage.

2.4. *Le Moi, les Moi, la conscience* (*)

Qui, qu'est-ce qui pourrait coordonner les faits et gestes d'un organisme aussi complexe que l'est *Homo sapiens* face à toutes les sollicitations, dangers et contraintes de l'environnement au sens large —un environnement que l'espèce elle-même a contribué à rendre plus complexe ? Bien que la tâche soit impossible (ce que l'on peut sans doute démontrer), elle est couramment réalisée et de manière satisfaisante, ce qui atteste du piètre degré de notre compréhension. Posons que la coordination est le fait d'un Moi multi-fonctions, lui-même assez bien coordonné ; par facilité de langage, on parlera ainsi de plusieurs Moi parmi lesquels : un Moi relationnel intégrant autrui, "l'autre" ; un Moi extérieur fait de projections et conquêtes ; et une bonne demi-douzaine d'autres Moi.

Comment cet exploit est-il réalisé ? Toutes les connaissances de toutes les disciplines, et les théories les plus ardues et les méthodes les plus diaboliques, tout cela conjugué aujourd'hui suffit à peine... à ouvrir des pistes... susceptibles de fournir... des bases de réflexion... qui pourraient suggérer des explications... —ou quelque chose comme cela. Disons que le Moi et les Moi ont leur chaos déterministe, leurs hystérésis, leurs attracteurs, leurs effets "papillon", leurs temps de Liapounov⁽¹⁷⁾, ceci pour esquisser quelques moulinets provocateurs ; en fait, il est consternant que de telles idées ne soient pas encore répandues et testées.

Ce Moi, ces Moi sont "organiques", ils se sont perfectionnés au fil de l'évolution. Selon les critères retenus, encore une fois, on dira soit que tous les Primates, soit que tous les Mammifères, soit que tous les Vertébrés supérieurs... (etc.) possèdent un Moi et (ou) des Moi ; à tous ces échelons taxinomiques, on rencontrera au moins des Moi rudimentaires. L'étude des Moi relève de la biologie tout entière, une biologie appuyée sur les autres disciplines en tant que de besoin. La science du ou des Moi est destinée à s'accroître, ni plus ni moins que toutes les sciences.

C'est tout autre chose qui se tient à un certain étage supérieur des représentations mentales, étage pour lequel le nom de "conscience" est utilisé ; ici, "étage supérieur" renvoie à cette escalade des contrôles que révèle si clairement l'évolution de l'encéphale depuis le "cerveau reptilien". Cependant, ce contrôle est assez illusoire : la conscience, telle un vieux général alourdi de décorations, arrive le plus souvent après la bataille (cela se mesure, au laboratoire, en millivolts) pour signer les traités. Autorité et responsabilités surfaites...⁽¹⁸⁾.

* Majuscule à Moi..., simple nécessité d'ordre linguistique pour éviter la confusion avec le pronom personnel d'utilisation si courante.

Ici comme dans la littérature spécialisée, les deux désignations "Moi" et "conscience" sont utilisées assez arbitrairement et peuvent être inversées. L'important est de distinguer deux étages de processus et de se refuser à jongler avec les deux pour la commodité du discours.

2.5. *Unité de la connaissance*

Liminaire : comme tant de mots, "connaissance" est à double sens ; celui qui est retenu ici porte sur le contenu et non l'acte.

De l'unité du monde et des mondes, il est traité sous 1.5 ; les conceptions possibles sont très nombreuses. En revanche, l'unité de la connaissance est posée ici comme base de travail, sauf réfutation. La Science, les sciences, la Religion, les religions, les arts, la poésie... toutes les distinctions que l'on peut poser —et qui sont ardemment discutées— sont subjectives et anecdotiques au regard de la constance des mécanismes sous-jacents qui leur sont communs et qui relèvent des douze axiomes précédents ; autrement dit, ces distinctions sont dérisoires au regard des interrogations vertigineuses que soulève l'ensemble des présents axiomes et propositions. Ces distinctions, enfin, ont certes une valeur opérationnelle, mais rien de plus. Les règles de pensée importent plus que la couleur du savoir, "on peut parler de tout, mais pas n'importe comment".

En un mot, la PhS veut pratiquer, si possible en travail d'équipe, mieux que la pluri- ou l'interdisciplinarité : la non-disciplinarité !

2.6. *Circularité, tautologie, autoréférence*

L'axiome 1.2 et la proposition 2.2 frappent de circularité toute action comme toute pensée. Biologiquement, dès que s'active un circuit de neurones dans le néocortex et, *a fortiori* dès que j'ouvre la bouche, une circularité s'instaure. Les opérations plus complexes qui prennent place par abstraction croissante restent assujetties à auto-contrôle. C'est peut-être ce que le même Métrodore de Chio (cité en 1.2) avait en tête quand il disait : "Toute chose est ce que l'on en peut concevoir".

S'agissant des actions et pensées simples, cette disposition est sans conséquence néfaste ; au contraire, elle est le gage du succès de l'opération (cas le plus simple : l'action réflexe). En revanche, lorsque croît la complexité : d'une part, la validité logique est ébranlée par le risque de tautologie, d'autre part la signification par rapport au contexte devient incertaine (incomplétude). Une condition devient alors implicite qui pourrait s'exprimer, par exemple, ainsi : "sous réserve de validité de l'axiome 1.2".

Ainsi est-il impossible de définir quoi que ce soit en toute rigueur. Ceci est sans conséquence dans les opérations simples telles que celles du quotidien et de la technique ; mais ces limitations deviennent réhivitoires dans les opérations mentales les plus abstraites, confinant alors à l'aporie. Comment être, finalement, dans le système et à l'extérieur ? Il est remarquable que cette question a été formulée, vingt-quatre siècles avant la systémique, avec une grande rigueur, en l'occurrence par un Chinois taoïste : "Puisque l'univers est un, comment peut-on en parler ?" (¹⁹). La métasophie, faute d'avoir reconnu cet écueil, travaille avec un arsenal sans cesse croissant de notions indéfinissables qui s'étaient les unes les autres.

Comme en 2.2, tout ce que je puis faire, c'est me souvenir de cette disposition... et contenir la prolifération des armes : les concepts et notions.

2.7. *Réductionnisme et holisme*

Ce sont, schématiquement, les deux manières pour une opération mentale de se conformer à la structuration hiérarchique du monde : "descendre" ou bien "remonter" parmi les niveaux d'organisation. Ces deux manières sont égales en droit sous la réserve que chacune reconnaisse la légitimité de l'autre.

Or cette tolérance mutuelle n'est pas consentie. Chacun des deux termes "réductionnisme" et "holisme" a pris le statut second d'approche préférentielle ou exclusive, ceci avec une curieuse

inversion : on ne revendique pas d'être réductionniste ou holiste, on blâme l'autre en le qualifiant, respectivement, de holiste ou de réductionniste.

Il est impératif de pratiquer les deux approches de manière complémentaire.

2.8. *Émergence*

Comparer un "tout" à une "somme de parties" est un sommet parmi les aberrations logiques puisque les deux termes ne sont pas définis ou bien le sont en tant que mutuellement solidaires. De "plusse" (+), le tout est un "plusse" (+) et cela s'appelle émergence. Les émergences sont un défi à la notion d'information. "La partie et le tout" : une interrogation mi-intuitive et mi-rationnelle, peut-être même informulable. Il n'empêche que le cerveau, déjà qualifié de machine à information (mais pas seulement cela), est aussi une "machine à émergence" ⁽²⁰⁾.

L'état de nos connaissances sur l'information ne permet guère d'en dire plus aujourd'hui sur le principe de l'émergence mais, sur ses manifestations, un ensemble de sciences convergent. Étant posés les axiomes d'organisation hiérarchique (1.7) et d'évolution (1.10), il n'y a pas seulement, d'un niveau d'organisation donné au niveau dit supérieur, concentration d'information et augmentation de complexité : il y a aussi modification dans l'appareil des lois, le plus souvent sous forme d'une loi ou de lois nouvelles. En revanche, sur : ce qui fait que des parties s'assemblent, sur ce qui édicte une ou des nouvelles lois, *Nescio* ! J. Smuts disait du holisme : une "tendance" de la nature.

Le phénomène de l'émergence comporte deux aspects au moins, généralement négligés, qui peuvent tourner à la dégradation (au "désavantage") du niveau considéré :

— il y a des émergences qui échouent. Le "tout" reste alors un assemblage de ses "parties" sans acquérir identité et autonomie. Nous dirons : "émergence ratée" ou ironiquement : "le tout fait moins que la somme des parties" ⁽²¹⁾ ;

— l'apparition d'un niveau nouveau d'organisation va de pair avec "l'oubli" des niveaux précédents. Autre métaphore : la loi nouvelle "annule et remplace" la précédente. Cependant, des traces de l'organisation précédente peuvent subsister dans la nouvelle ; ceci apparaît notamment sur les anatomies.

Rien aujourd'hui n'indique que l'évolution de l'univers ou de la vie ou de l'homme pourrait être achevée et que les ultimes émergences auraient été posées ; au contraire, tout indique que ces évolutions se poursuivent encore, du moins jusqu'à l'instant présent (le vôtre ou le mien).

La pensée procède également par émergences. Rien n'indique non plus qu'elle aurait atteint ses performances définitives ; au contraire, d'autres émergences peuvent se trouver en gestation aujourd'hui. On ne peut, non plus, exclure une émergence majeure qui instaurerait "au-dessus" de la pensée une instance actuellement inconnue —ou pressentie par ce que l'on appelle mysticisme ou spiritualisme.

2.9. *"Le monde mental ment monumentalement" (J. Prévert)*

Notre mental s'est défini et donné, de lui-même à lui-même (autre circularité) une sorte de règlement intérieur. De ce dernier nous commençons à connaître quelques articles, non pas lettre par lettre mais au vu des résultats de leur application. C'est ainsi que :

— la caractérisation préférentiellement spatiale des informations, conjuguée à la prédominance, tant anatomique que fonctionnelle, du sens visuel a institué un privilège du spatial et du visuel ;

— la mise en place d'un axe appelé Temps, c'est-à-dire l'invention du temps linéaire et fléché, règle militairement, si l'on peut dire, ce qui ne serait qu'un nuage de "paillettes" plus ou moins résilientes ⁽²²⁾ ; ce sacré Temps n'est, à l'origine, "qu'un truc mnémotechnique" !

— l'auto-récompense du cerveau assurée par médiateurs chimiques est un processus hautement suspect, sauf éclaircissements à venir ;

— l'obsession du lien cause-effet voile la structuration même du monde (axiome 1.7). En effet, dans la mesure où il y a "causalité", celle-ci est très généralement multiple (et non : linéaire) ;

— la formulation d'un problème en termes d'alternative... ; l'exigence de non-contradiction... ; la substitution de la problématique du "comment" à celle du "pourquoi"... ; etc.

Certes, on ne saurait mettre en cause l'immense efficacité de ces dispositions —ni s'offusquer d'un "mensonge" car, si le mental ment, c'est de bonne foi ! Il n'en est pas moins impératif de garder en mémoire que ce sont là des dispositions du mental et non des dispositions du monde ; d'admettre ainsi que nombre de pensées sont proprement impensables, que nombre de décisions sont simplement arbitraires.

2.10. La lignée humaine

Comme tout fait d'évolution, l'origine de la lignée humaine est fonction des critères utilisés ; on se réfère le plus souvent au niveau taxinomique de l'espèce (*sapiens* : ~ 100 000 ans, un peu moins ou beaucoup plus selon le modèle *sapiens* retenu) ; on peut aussi bien se référer à l'apparition des Vertébrés ou de l'amibe.

Si cette personnification est licite, on peut dire que l'Évolution est aveugle, insensible, oublieuse, pragmatique, qu'elle progresse sans égards pour les états précédents. Cependant, il n'en va pas ainsi chez notre espèce : outre que social comme la plupart des Primates, *H. sapiens* est doté de facultés particulières dénommées conscience, intelligence, symbolisation et autres. Au fil des émergences successives, les lois et les situations nouvelles ne font pas oublier totalement les anciennes, contrairement à la démarche habituelle de l'évolution (2.8) ; le perfectionnement des outils, écriture et langage compris, atteste si besoin est de ce caractère cumulatif.

L'Histoire révèle que *H. sapiens* est coutumier des émergences ratées (2.8). Les impasses actuelles dans le "développement" et la "croissance" de ses sociétés —pour utiliser deux *leitmotive* de l'actualité— en donnent une illustration dramatique. Des approches systémiques, thermodynamiques, informationnelles et autres devraient permettre de comprendre et réparer les dysfonctionnements à tous les étages psychiques, depuis l'édification de la personnalité jusqu'à la gestion planétaire.

Toutes disciplines confondues —recherches artistique et poétique comprises—, on peut démontrer que la progression et les réalisations de la lignée humaine diffèrent qualitativement et quantitativement de celles de toutes les autres formes de vie. La conjugaison des dysfonctionnements évoqués ci-dessus donne à penser que la situation de *H. sapiens* traverse actuellement une crise de type nouveau, ceci contrairement à l'opinion expéditive selon laquelle l'homme a toujours rencontré des problèmes et toujours su les surmonter. Ainsi la lignée qui a sagement établi une liste des espèces menacées doit-elle s'inclure elle-même dans cette liste.

Besoin de l'autre, altruisme "contre" égoïsme, préservation de l'individu "contre" préservation du groupe, de l'espèce.... Ces soi-disant contradictions (mieux : oppositions dynamiques) sont courantes en biologie mais l'homme, malgré ses capacités supérieures, n'a pas (encore) "intégré" sa dualité, en pratique : une interaction permanente entre le soi-disant Moi et son milieu. D'où les propositions, par la PhS, des notions de "Moi extérieur", de "validation mutuelle" de la cognition et de l'identité identitaire, etc. De fait, *H. sapiens* éprouve autant de difficulté à se gérer au titre de personnalité unique qu'à celui de population régionale ou planétaire. C'est pourtant cette espèce qui a inventé, parmi ses "valeurs supérieures", celle de l'amour inter-individuel à finalité non reproductive, voire de l'amour universel.

L'évolution de l'espèce n'est pas achevée. Elle se poursuit, non seulement dans les caractéristiques physiques triviales comme la taille des conscrits... mais dans l'anatomie crânienne, les types de cellules nerveuses (compétition envisagée entre tissus neuronal et glial), les circuits neuronaux et, finalement, les modes de pensée, les valeurs, les cultures, les réalisations techniques.

2.11. Une infosphère dans la galaxie

Les accroissements démographique, technique, culturel, intellectuel et autres ont virtuellement gonflé le nuage d'information qui entoure l'humanité au point de constituer une "couche"

d'information appelée initialement noosphère (sans référence à l'information) ou aujourd'hui, dans une connotation scientifique et objective infosphère ; l'acception originelle du mot (L. Floridi) est ici étendue en même temps que l'épaisseur métrique de la couche : jusqu'aux orbites géostationnaires...

On peut considérer que l'apparition d'une infosphère dans le cosmos n'est pas être chose anodine, ni pour la planète considérée, ni pour l'univers.

L'infosphère est en accroissement quantitatif d'une part, selon toutes les mesures utilisables, qualitatif d'autre part en termes de complexité. Des incohérences de gestion, de grandes inégalités dans l'efficacité des systèmes ainsi que la gravité de certaines difficultés peuvent faire naître l'idée que soit une catastrophe, soit une heureuse émergence est imminente (en décennies, en siècles...). Si l'humanité actuelle, fourmilière en mal de reine, ne vit pas actuellement un stade de "pré-émergence", elle peut se dire, pour le moins, qu'une bonne petite émergence lui ferait du bien.

Or ce genre de supputations est parfaitement légitime, sous la condition que soient précisés les termes et les inconnues. Cette condition n'est pas respectée dans les lignes ci-dessus ; néanmoins, les connaissances disponibles aujourd'hui en donnent la possibilité. On sait mesurer, évaluer ou estimer bon nombre de flux planétaires (gaz, chaleur, énergie, biomasses...) ; on connaît aussi les bases du calcul requis pour d'autres flux tels qu'entropie et information, sans parler des flux économiques déjà bien connus sinon maîtrisés (références dans chap. VI). Au travail donc !

2.12. Pratiquer le savoir-sagesse, et après ?

La PhS suggère de reprendre les recherches là où les Préplatoniciens l'ont laissée mais avec le bagage des vingt-cinq siècles ultérieurs de science, de culture et d'expérience. Bagage d'une caravane chamelière en migration transcontinentale ! et ces 000000000000 pages témoignent, au moins, d'une courageuse mise à jour.

Aujourd'hui, la philosophie institutionnelle est le seul domaine d'investigation humaine qui n'ait pas progressé depuis deux millénaires et demi. C'est une "morne plaine" ; c'est une orchidée qui pousse, à dix mètres au-dessus du sol, dans la fourche humide d'un grand arbre (*), l'arbre de la connaissance assurément. Cependant, la nécessité d'une véritable philosophie et l'évidence de sa mission (en deux mots : éclairer l'homme) ne se sont jamais imposées autant qu'aujourd'hui dans l'histoire de l'humanité. Plus qu'une mission même, c'est un défi, tout simplement le défi de l'humanité face à elle-même. La directive est double selon le slogan de la PhS sur ses deux sites : "Réintégrer le monde dans la philosophie, réintégrer la philosophie dans le monde".

Mais cet air devient rengaine. De même que nous vivons, paraît-il, dans une ère post-moderne et nous y débattons désordonnément, de même affrontons-nous peut-être une pensée post-humaine ? Mais non ! il y a suffisamment de suggestions dans ces deux douzaines de messages pour nous inciter à reprendre le travail. *Juvat vivere* ! disait un humaniste vers l'an 1500 ⁽²³⁾. Ajoutons dans sa langue : *Juvat cogitare* ! Vive la vie, vive la pensée !

3. Règles de travail

Toute philosophie devrait formuler ses règles de travail, et aussi les respecter. C'est ainsi que la PhS appelle de tous ses vœux la promulgation d'une logique systémique, puisque sa démarche se veut systémique. Une belle tâche collective pour des logiciens, des systémiciens et une poignée de braves gens normaux...

Dans cette voie mais très modestement, on se contentera ici de reproduire trois exercices antérieurs de la PhS.

* Une épiphyte et non un parasite, pour rester aimable. De même, une fière orchidée plutôt qu'une moisissure.

Mise en œuvre d'un système penseur-pensé, ou "pense-bête" en six points.

Bien entendu, il reste à écrire une logique pour la pensée systémique.

1. Rassembler au préalable les éléments du système. Il ne sera pas question de dépannage en cours de route, même si des philosophes de renom ont donné l'exemple de savants bricolages. Ne pas oublier de réserver une place pour le penseur, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur.

2. Respecter les niveaux d'organisation et leurs emboîtements mutuels. Se souvenir que la réponse ne sera pas la même selon le niveau choisi ; à titre d'exemple, voyez la doctrine bouddhique d'une vérité à étages [...].

Toute analogie entre deux montages, tout transfert d'un système à un autre demeurent sous la seule responsabilité de l'utilisateur.

3. L'ensemble est-il correctement ficelé ? Car ce qui tombera en route sera perdu et, d'autre part, tout emballage de fortune supplémentaire est exclu. Le recours à un expédient de type "englobant", modèle Jaspers ou autre, n'est pas non plus autorisé. Il faut ici "faire un exemple", le voici : "Nous appelons transcendance *l'englobant* dans lequel nous sommes essentiellement et nous appelons existence *l'englobant* que nous sommes nous-mêmes" (Jaspers [...]). "L'englobant ne devient pas lui-même objet mais il se manifeste dans la scission du moi et de l'objet. [...] L'englobant, c'est donc ce qui, à travers la pensée, ne fait que s'annoncer. Nous ne le rencontrons jamais lui-même, mais tout ce que nous rencontrons, nous le rencontrons en lui" (Jaspers [...]). Où l'on voit, de nouveau, que la philosophie est une chose beaucoup trop sérieuse pour être laissée aux mains des philosophes.

4. Voulons-nous un système ouvert ou fermé ? C'est peut-être là l'une des options fondamentales qui s'offrent à l'homme devant toute interrogation. L'attitude individuelle devant cette alternative comporte une dimension affective : ressentez-vous un système fermé comme rassurant ou bien comme claustrophobique ? ressentez-vous un système ouvert comme stimulant ou bien angoissant ? Acceptez-vous ou bien rejetez-vous ce postulat de J. Ladrière [...], "Nous ne pouvons pas survoler d'un seul coup toutes les opérations possibles de la pensée" ?

Au-delà de ce choix personnel, l'enjeu thermodynamique est capital : le système recevra ou bien ne recevra pas d'information de l'extérieur.

Deux exemples : Le problème de la création achoppe régulièrement sur cette question. Ainsi, dans l'hindouisme, Brahma, personnification de l'esprit absolu et maître de toutes choses, n'a pas *créé* le monde à partir du néant mais l'a *engendré*. Brahma lui-même est né d'une fleur de lotus qui, à son tour, avait jailli du nombril de Vishnu ; et tous les deux demeurent soumis au *dharma*, l'ordre cosmique. D'autre part : ouvert ou fermé..., les cosmologistes modernes voudraient bien le savoir pour boucler leurs modèles ; or la réponse exige de connaître précisément la densité de l'univers...

On aura soin de ne pas confondre ouvert/fermé avec cyclique/linéaire. Ainsi, un univers cyclique n'est pas nécessairement fermé ; la question se pose, typiquement, pour l'un des plus anciens systèmes proposés, celui d'Héraclite.

5. On ne devra jamais perdre de vue le risque de collusion entre la pensée et le cerveau. Ce devrait être une priorité que de rechercher ce que l'une et l'autre ont de propre et ce que les deux ont de commun dans leur fonctionnement.

Il ne semble plus nécessaire d'exposer les raisons pour lesquelles le cerveau humain n'est pas réductible à un ordinateur électronique (qui s'accrocherait encore à cette analogie doit, au moins, se représenter que ce soi-disant ordinateur s'est construit et programmé lui-même, progressivement, tout en commençant à fonctionner, et qu'il assure lui-même sa maintenance). En revanche, il faut rappeler quelques caractéristiques de ce type unique d'organe :

- une population de cent milliards de cellules, pour s'en tenir au niveau d'organisation cellulaire. Cet effectif porte à l'infini, pour notre usage, le nombre des combinaisons possibles des connexions entre cellules ;
- une structure édiflée progressivement au fil de l'évolution des espèces, avec une subite accélération il y a trois millions d'années (apparition du genre *Homo*) puis il y a cent mille ans (apparition de l'espèce *H. sapiens*). L'édification est également progressive au fil du développement de l'individu chez ladite espèce ;
- la propagation à sens unique de l'information (l'influx nerveux) dans le réseau : des dendrites vers l'axone et non l'inverse. Une flèche du temps à l'échelle cellulaire... ;
- une transmission de mode binaire entre les éléments : alternative oui/non ;
- un enchevêtrement de coordinations et de contrôles ;
- une cartographie multiple des domaines de représentation et d'activité du cerveau ;
- le développement quasi pathologique de l'écorce cérébrale en deux hémisphères qui interprètent et agissent de manières différentes tout en travaillant de concert ;
- une sensibilité chimique, via récepteurs spécifiques, à tout un spectre de substances neuromédiatrices. En un mot le cerveau est *sensible* aux substances dont il contrôle la production, en trois mots il peut *se faire plaisir* ;
- etc. Les connaissances accumulées à ce jour soutiennent, d'ores et déjà, un grand nombre de théories de fonctionnement cérébral, théories que l'on ne tente pas même d'énumérer dans cet essai.

En principe, la portée de la pensée est limitée par les aptitudes du cerveau mais ceci n'exclut pas, puisque l'on ignore ce qu'est la pensée, que celle-ci possède des propriétés que ne possède pas l'organe. Il faut aussi admettre la possibilité de pensées impensables (par le cerveau). La question est : peut-on, du moins, baliser le terrain ? Dans cette voie, il existe un "principe d'incomplétude" du cerveau, toutefois virtuellement car ce principe n'a pas été explicité ni publié [...].

On veillera au bien-fondé des analogies (cf. point 2) puisque celle-ci découlent, avant tout, de la capacité d'association du cerveau. Par ailleurs, les innombrables formes de la métaphore et de la métonymie sont autant d'incitations à transgresser le cadre systémique posé initialement.

6. En revanche, on dispose d'une panoplie d'outils qui ont été largement négligés comme s'ils étaient anecdotiques ou ne relevant pas des manifestations de la très noble Raison. Ce sont, sans ordre ni exhaustivité :

- le rêve, tant celui du dormeur que celui de l'homme éveillé, "voie royale" vers bien d'autres domaines que celui de l'inconscient freudien ;
- le rire, à propos duquel Bergson [...] n'a pas manqué d'épingler les limitations du langage : "Le langage n'aboutit à des effets risibles que parce qu'il est une œuvre humaine, modelée aussi exactement que possible sur les formes de l'esprit humain" ;
- La multitude des figures de rhétorique, pour qui admet que leur fonction n'est pas seulement littéraire ;
- Celles des formes de "paradoxes" qui sont véritablement paradoxales ;
- Les propos, écrits et dessins des enfants, les mécanismes de leurs difficultés d'apprentissage (les techniques de gestion mentale s'appliquent à distinguer affects et raisonnements chez les enfants : il reste à faire de même chez les parents !) ;
- Les comportements pathologiques ou réputés anormaux, utilisés de longue date par les neuropsychiatres. Etc., etc.

Les notes et les renvois [...] ont dû être supprimés dans cette citation pour raison technique.

Pensée systémique, information, incomplétude...

Un aide-mémoire

(Rappel du point 2 précédent, ici à titre de postulat) Autant qu'on puisse en analyser et le déterminisme physico-chimico-biologique et le contenu logique, les productions mentales peuvent se traiter en termes d'information. Elles se manifestent par du quantifiable, du discret (ce mot étant opposé à : continu).

- ▶ Toute pensée est un holon selon la définition d'Arthur Koestler : "entité intermédiaire qui fonctionne comme une totalité autonome par rapport à ses subordonnées et comme partie dépendante par rapport à ses supra-ordonnées" [...]. Pour le respect de l'Histoire, priorité revient à F. Bacon : "Chaque chose est dotée d'un appétit naturel inné vertu duquel elle tend à deux espèces de biens... " [...].
- ▶ Plus une pensée est abstraite (conceptuelle, élevée), plus elle échappe à une analyse axiomatique par la TAI (Théorie algorithmique de l'information) et plus elle encourt d'être fautive par sa démarche et, conséquemment, erronée en ses conclusions.
- ▶ Les pensées de caractère "philosophique", outre qu'elles ne sauraient échapper à la condition précédente, sont absurdes dans le sens où elles outrepassent la mission originelle, laquelle était seulement de préparer l'action. À proprement parler, la pensée n'est pas faite pour penser ! Cf. le sabre de Boltzmann.
- ▶ On joue à la pensée comme on joue au Meccano[®] ou au Lego[®] : en ajoutant ou retirant des pièces.
- ▶ Une pensée extraite d'un système donné et introduite dans un autre y prend un autre sens.
- ▶ On ne peut sans risques "rapprocher" deux pensées pour les comparer ; encore moins les enchaîner comme le font induction et déduction.
- ▶ Le fabuleux éventail des figures de rhétorique (cf. chapitre 10) s'offre comme un exposé de tous les "trucs" par lesquels la pensée s'affranchit des règles systémiques.
- ▶ Un mot, une pensée ne prennent sens que par rapport à d'autres mots, d'autres pensées. Toutes les pensées sont interdépendantes, ce qui conduit à une interrogation métaphysique (cf. notion hindouiste du *sunyata* : interdépendance).
- ▶ Ces propos sont ceux d'un amateur. Ils ne sauraient tenir lieu de la véritable logique systémique que la philosophie sauvage appelle de ses vœux les plus pressants.

Les notes et les renvois [...] ont dû être supprimés, pour raison technique, dans cette citation.

De la "faute de catégorie" (*category mistake*) de G. Ryle (...) à la "faute de système"

Dénoncer les "fautes de catégorie" (ici FC) a permis à leur découvreur d'éliminer certains leurres grossiers ; ainsi :

- "la légende des deux mondes est un mythe de philosophe",
- "l'idéalisme et le matérialisme sont des réponses à des questions mal posées".

Bravo ! Ce pavé dans la mare éclabousse tous les penseurs. Cependant, dans son ardeur à faire le ménage grâce à son nouveau balai, G. Ryle éliminait du même coup, et délibérément, les notions d'esprit, de vie intérieure, de vie mentale. "Fantôme dans la machine" en disait-il (*ghost in the machine*, Arthur Koestler reprendra le titre). Ryle persiste et signe, "l'injure était délibérée" racontera-t-il.

Retenir la FC n'est pas accepter l'ensemble des positions du professeur Ryle.

Traiter de la pensée en tant que système, comme le fait le présent essai, invite à regarder la FC comme une atteinte, parmi bien d'autres, aux règles systémiques.

Malheureusement, celles-ci n'ont pas été édictées (sauf lacune de ma part), raison pour laquelle la philosophie sauvage appelle de tous ses vœux la formulation d'une "logique systémique". Celle-ci aurait, entre autres tâches, celle de répertorier toutes les "fautes de système" (ici FS). Dans cette attente, on en énumèrera ci-dessous quelques grands types :

- manipulation (par confusion, extension ou restriction de sens, interversion, etc.) portant sur un ou des holons ou bien un ou des niveaux hiérarchiques ;
- modification (au fil de l'exercice) des limites du système ;
- modification (au fil de l'exercice) du degré d'ouverture du système ;
- altération du degré d'abstraction d'un terme ;
- confusion entre causalité, simultanéité, successivité, association ;
- argument d'analogie entre deux systèmes fonctionnant différemment ;
- ...

Le champ des FS se trouve remarquablement dépeint par M. Espinoza dans sa *Philosophie de la nature* dans les termes suivants (sans emploi de la notion de FS).

"La possibilité d'erreur ou de fausseté apparaît typiquement au moment de combiner les éléments saisis par la sensation et par l'abstraction. Le sens commun peut se tromper en faisant la synthèse des éléments venant des organes sensoriels pour former l'objet, ou, pour nous exprimer avec le langage d'aujourd'hui, le système nerveux central peut se tromper au moment de faire la synthèse et former l'objet avec l'information chimique ou électromagnétique venant des choses et transmise par les voies sensorielles. Ensuite, l'erreur et la fausseté peuvent s'introduire avec le langage au moment de former des énoncés où l'on attribue des propriétés et des relations aux objets, ou bien au moment de combiner les énoncés dans le raisonnement pour obtenir de nouvelles conclusions, d'où l'intérêt de bien maîtriser la logique, les règles de formation et de transformation d'énoncés."

Les FS, verbalisées ou seulement pensées *in petto*, sont omniprésentes parmi les productions mentales. Les mythologies, les religions, les philosophies, les théories (scientifiques, philosophiques ou autres), toutes reposent, nécessairement, sur une FS ; par exemple, le paradigme de la création fait l'impasse sur l'état antérieur. Des FS sont impliquées dans le mécanisme de presque toutes les figures de rhétorique, au moins celles repérées dans un tableau précédent [p. ...]. Le rire aussi en est friand. Et le rêve, donc !

La FS est indestructible. Introduite dans une proposition, elle y demeurera, même fossilisée, et si ladite proposition est reprise dans une autre, la FS y sera introduite du même coup. Une FS ressort toujours, comme le grain de plomb de la perdrix aux choux ; on trouvera en note [...] l'exemple d'une croyance religieuse.

Les notes et les renvois [...] ont dû être supprimés dans cette citation pour raison technique.

Notes et références

¹ Brisson, L. & Meyerstein, F.W. *Inventer l'univers* (1991) puis *Puissance et limites de la raison* (1995). Les Belles Lettres.

² "Connaître, c'est ne pas connaître : voilà l'excellence. Ne pas connaître, c'est connaître : voilà l'erreur." Tao tō king, 71.

³ Sans nulle visée antichrétienne, il faut dénoncer cette escroquerie gigantesque qu'aura été la confiscation du calendrier par la religion en question. Non, le sens de rotation de la Terre n'a pas été inversé, ni le code génétique remplacé aux alentours d'un soi-disant an 1 de "notre ère". Le calendrier grégorien, outre qu'il consolide la croyance..., etc., fait oublier à l'homme qu'il a hérité et qu'il assume une histoire autrement plus ancienne —dont même les temps dits bibliques ne représentent historiquement, en durée, que le millième environ, tout au plus.

⁴ Nottale, L. *La relativité dans tous ses états*. Hachette Littératures, 1998.

⁵ "Rien à voir"... ou tout à voir ! Peut-être que, faute de saisir cette disposition et par besoin d'organiser son travail, l'homme s'est ménagé une géographie empirique du savoir. Il faudrait ici retourner l'aphorisme de Korzybski : le territoire (des phénomènes) n'est pas la carte (des lois de la nature).

Démonstration dans le cas du Temps : les phénomènes, temporels en l'occurrence, relèvent de différentes régions de lois. Tous ne relèvent pas des mêmes régions. Un phénomène donné peut relever de deux ou plusieurs régions ; en ce cas, affecter le Temps d'une nature unique fait échec à la raison.

⁶ En dépit de l'assurance des cosmologistes qui, venant de découvrir la notion d'information, s'en saisissent pour sauver leurs trous noirs, ceci après avoir assigné à l'information, d'autorité, une loi de conservation. Personne ne bronche, semble-t-il. Toute dernière référence : S. Bailly in *Pour la science*, n°438 (2014).

⁷ *Fondements d'une philosophie sauvage*. Connaissances et savoirs, 2011. Voir : "Manifeste". Je corrige ici et répare une omission dans le texte original.

⁸ À propos des mathématiques, J. Bouveresse fait remarquer que l'incomplétude de Gödel est un théorème (dûment démontré) et non un principe ou un axiome (⁸). "On se demande, ajoute-t-il, ce que pourrait bien être au juste un axiome ou un principe d'incomplétude". Certes, en mathématiques et en logique formelle, le travail de K. Gödel a consisté en la démonstration des deux théorèmes dits d'incomplétude (après celle d'un théorème de complétude souvent oublié) que je serais bien en peine de commenter. Mais "incomplétude" (in-complet-ude) n'est pas une marque déposée, c'est une notion. S'agissant de systémique, je m'autorise à utiliser cette notion en tant qu'axiome ; en effet, des axiomes alternatifs sont concevables, par exemple : Tout système est complet par construction, son fonctionnement n'étant qu'une propriété.

⁹ Dans le mental, la prédominance du binaire a plusieurs fondements : (1) la structuration physico-chimique et neurobiologique dudit mental, (2) son mode de fonctionnement, (3) la nécessité, de caractère adaptatif, d'optimiser l'action, (4) la double modalité de la pensée qui, parallèlement à l'information, a une face "acte de penser" et une face "structure de pensée", (5) Etc.

¹⁰ Même tour de pensée que chez Oscar Wilde quand il pose que c'est la vie qui imite l'art, le théâtre...

¹¹ "**Héraclisme**, n. m. Tour de l'esprit par lequel deux contraires se trouvent associés et rapprochés pour être, implicitement ou explicitement, englobés dans une entité commune." *Héraclite ou l'intuition de la science*. Chez l'auteur, 1982.

"**Gérondisme** (masc.) : figure par laquelle sont confondus ou intervertis les termes d'un dipôle objectif/moyen ou but/chemin ou résultat/entreprise ou, de manière générale, état/action." *Le monde mental ment monumentalement*. Publibook, 2012.

¹² Voir par exemple le *Jardin-dictionnaire de la PhS* qui rassemble 2-3 pages de définitions.

¹³ Référence à retrouver.

¹⁴ Ce pourrait être là le sens précis des vers de J. Prévert (dans *Paroles*) dont j'ai fait le titre de mon dernier ouvrage : "[...] un auto-monument / Répétons-le, Messssssieurs / Quand on le laisse seul / Le Monde mental / Ment / Monumentalement". *Quand on le laisse seul...* Quand la pensée n'est pas sanctionnée par l'action...

¹⁵ L'un des premiers scientifiques, sinon le premier, à soutenir que la pensée a outrepassé sa finalité biologique est le physicien L. Boltzmann (voir *Le monde mental...*).

¹⁶ Il existe même *des philosophies... des philosophies... de la philosophie... de la nature* [vous avez bien lu]. Voir par exemple : Espinoza, M. *Philosophie de la nature*. Ellipses, 2000 ; Élie, M. *Nature (philosophies de la)*. Encyclopaedia univ. (16), 2011.

¹⁷ Aucune de ces approches n'est actuellement pratiquée par la recherche, semble-t-il. Voir *Mini-traité du Moi et Monde mental*.

¹⁸ La conscience travaille sur des représentations de certaines séquences de la vie organique et mentale de l'individu qu'elle habite. Ce travail ne porte pas sur les mécanismes des phénomènes mais sur leur action, sur leur résultat ; par exemple, ma conscience ne voit pas les molécules d'adrénaline en action (elle a pu en apprendre la formule chimique, c'est autre chose) mais elle sait quand j'ai peur. D'autre part, comme placée sur un gradin supérieur, la conscience se donne une représentation de ce spectacle, elle-même comprise. On dit que "la conscience est consciente d'elle-même" : comment cela se peut-il ? *Nescio !* Enfin, à la différence des Moi, la conscience serait l'apanage de l'homme. La raison ne peut (actuellement) le prouver mais l'intuition pousse à le croire.

L'étude de la conscience relève de la neurobiologie principalement, assistée par les mathématiques, la logique et la systémique entre autres. Elle suscite, plus que l'étude des Moi, des interrogations de caractère "philosophique" et, dans ce domaine, achoppe actuellement sur des apories qui pourraient s'avérer incontournables et définitives.

¹⁹ Tchouang-Tseu. *L'œuvre complète*, II (La réduction ontologique). In "Philosophes taoïstes", La Pléiade, 1969.

²⁰ *Fondements*, chap. "Sous le signe de l'émergence" puis chap. "La pensée a-t-elle un avenir ?".

²¹ Des termes spécifiques ont été proposés : voir *Fondements*, chap. "Sous le signe de l'émergence".

²² Voir *Éloge de l'instant*. Books on Demand, 2010.

²³ Ulrich von Hutten cité dans le *Jardin-dictionnaire*, article JOIE.